



HAL
open science

L'actualité des Pères de l'Église, une mystique visionnaire ?

Guillaume Bady

► **To cite this version:**

Guillaume Bady. L'actualité des Pères de l'Église, une mystique visionnaire ?. L'après Daech, entre géopolitique et mystique. Les Pères de l'Église dans le chaos oriental, Aide à l'Église en Détresse, pp.65-77, 2018, 2-905287-46-5. halshs-01765552

HAL Id: halshs-01765552

<https://shs.hal.science/halshs-01765552>

Submitted on 13 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'actualité des Pères de l'Église, une mystique visionnaire ?

[65] Au moment où les chrétiens d'Orient font l'actualité, il peut sembler étonnant d'opérer même brièvement un retour, sinon un détour vers leurs frères de l'Antiquité. Au milieu du chaos géopolitique, on peut également se demander de quelle utilité serait une approche mystique. De prime abord, le sujet qui m'a été proposé peut donc paraître surprenant. En quoi ceux qu'on appelle les Pères de l'Église sont-ils actuels, face aux trois principaux défis auxquels les chrétiens d'Orient sont confrontés : la destruction de leur monde, leur martyre, la relation avec l'Islam ? Un examen plus précis des termes envisagés ouvre pourtant bien à une réflexion de fond sur le sens des événements, un sens que l'urgence ou la contingence ne permettent pas à eux seuls de saisir.

Vers une définition du terme « mystique »

Le terme « mystique », pour commencer, a une acception moderne assez vague par rapport au sens initial qu'il a en grec. En effet, les Hellènes employaient le vocable *ta mustika* et les mots de sa famille pour désigner, dans les anciennes religions païennes, une « initiation » à des rites et à des doctrines révélées : précisément ce que l'on appelait des « mystères ». Le christianisme antique a repris le mot et ses dérivés en les appliquant essentiellement au baptême et à l'eucharistie, « mystères » – c'est le mot grec pour dire « sacrements » – ouvrant au « mystère » divin. À cet égard, il ne fait aucun doute que, pour les chrétiens, la remise en état des églises et le rétablissement du culte ne sont pas la moindre des nécessités dans les territoires ravagés par Daech : ce qui est en jeu, existentiellement, n'est pas la simple restauration de la pratique religieuse, ni la seule continuité d'une histoire séculaire, ni même une sorte de revanche symbolique, mais l'appartenance à ce qui, à leurs yeux, est au-delà de l'histoire. De fait, on peut comprendre, au milieu des incertitudes actuelles, l'importance que [66] revêt l'attachement à la liturgie comme point de repère et de stabilité, non seulement parce qu'elle a traversé les siècles, mais aussi parce qu'elle entend rendre présente l'éternité. La liturgie, par excellence, est sublimation des tribulations et dépassement des contingences.

Pour autant, la « mystique » chrétienne n'est pas une évasion ni une évacuation du réel. Certes, le christianisme antique a fondé et développé une théologie ou une spiritualité que l'on peut à bon droit qualifier, au sens large, de « mystique » : entendons par là un sens des choses au-delà des choses conféré par initiation à un donné révélé. Or ce sens mystique n'est pas réservé à une élite, puisqu'il est censé être accordé à tout baptisé, sinon à tout homme de bonne volonté. Il n'est pas non plus le fait d'une expérience surnaturelle ou d'un don spécifique, puisqu'il est censé se vérifier dans la liturgie ordinaire aussi bien que dans tous les aspects de la vie quotidienne. Encore faut-il, pour être reconnu et pleinement partagé, que ce sens trouve une expression et une intelligibilité, et que celles-ci soient reçues dans un cadre ecclésial. Ici interviennent ceux qu'on appelle les Pères de l'Église.

Qui sont les Pères de l'Église ?

Ces auteurs des premiers siècles chrétiens, qui écrivaient principalement en grec, en latin ou en syriaque, et que la tradition signale pour leur sainteté de vie, l'universalité de leur enseignement et l'autorité qui leur est reconnue dans les Églises, forment une référence privilégiée au sein de la Tradition, presque à l'égal des Écritures. Pourquoi donc ? Leur appellation de « Pères » – à distinguer du titre de « Docteurs » de l'Église, que le Vatican proclame en choisissant parmi les saints de tous les temps – ne renvoie pas seulement à leur appartenance à une période antique – selon une périodisation scolaire, des Apôtres jusqu'à la mort d'Isidore de Séville en 636 pour les Pères latins, ou jusqu'à celle de Jean Damascène en 749 pour les Pères grecs. Elle correspond aussi à ce qui est sans doute l'usage premier du mot, lié aux grands conciles qui, de Nicée I en 325 à Nicée II en 787, ont jeté les bases des grands dogmes : les « saints Pères » conciliaires – le pluriel est significatif : un « Père » n'est pas censé être sans les autres – sont [67] ceux qui ont œuvré à l'édification et à l'unité de l'Église. De fait, sans parler du langage dogmatique qu'ils ont façonné et de

l'évangélisation qu'ils ont amplement poursuivie, et ce, qu'ils soient évêques, prêtres ou laïcs, ils ont donné leur forme à la liturgie, à la Bible même, à la plupart des institutions ecclésiales, à la vie érémitique ou monastique, plus généralement encore à la culture chrétienne naissante et bientôt florissante. À bien des points de vue, les chrétiens d'aujourd'hui dépendent directement de ce qui, de manière décisive, a vu le jour avec les Pères de l'Église : leur position d'antériorité chronologique, et peut-être aussi leur proximité avec le monde qui a vu le Christ, a fait d'eux des pionniers, des fondateurs en même temps que des sources pour les générations chrétiennes ultérieures, jusqu'à celles de notre époque. Rien qu'en France, les noms d'Irénée de Lyon, d'Hilaire de Poitiers, de Martin de Tours, de Césaire d'Arles, parmi beaucoup d'autres, suffisent à illustrer le rayonnement des Pères de l'Église.

Ce portrait flatteur, ces belles icônes, ce passé glorieux et volontiers idéalisé, tout cela est-il fidèle à la réalité ? Sur un point en tout cas, la référence aux Pères de l'Église doit être précisée. Souvent, en effet, en particulier dans le dialogue œcuménique, ils sont invoqués comme témoins de l'Église indivise. Dans la mesure où ils n'ont pas connu le grand schisme de 1054, ce recours est relativement fondé ; mais il l'est surtout pour ceux de la période précédant le concile d'Éphèse en 431, date de la première division pérenne de la chrétienté : ceux qui, avec Nestorius, étaient soucieux de bien distinguer l'humanité de Jésus de la divinité du Verbe et refusaient le titre de « Mère de Dieu », que les autres ont attribué à Marie, ont donné naissance à de nouvelles Églises ; de même en 451, après le concile de Chalcédoine proclamant la double nature, humaine et divine, du Fils après l'Incarnation, ceux pour qui la formule de « l'unique nature du Dieu Verbe incarnée » était déjà traditionnelle ont pris un départ jusqu'ici sans retour. Récemment, ces antiques désaccords ont été reconnus en grande partie comme des malentendus, reposant sur des façons diverses d'exprimer le mystère de l'Incarnation, mais pas forcément sur une foi divergente. Il n'empêche qu'ils ont été fondateurs et que bien des communautés qui vivent en Orient ou s'y rattachent reconnaissent en eux leur origine, leur histoire, leur raison et leur identité. [68] En fin de compte, les Pères de l'Église, qui sont aussi les Pères de ces Églises, ont joué un rôle majeur dans l'un et l'autre cas : pour l'unité, mais aussi pour la division ou, si l'on préfère, pour les unités.

Retour aux sources

L'importance historique des Pères de l'Église pour les chrétiens d'aujourd'hui et leur identité se constate donc aussi bien au niveau concret que symbolique. Savoir d'où l'on vient pour mieux savoir où aller est bien sûr appréciable en soi, surtout en cette période de mutation. Mais en dehors de ce lien structurel, factuel et permanent qui lie les chrétiens à leurs « Pères dans la foi » (pour reprendre le titre d'une collection de textes traduits en français), en quoi le recours à eux peut-il s'avérer intéressant pour la situation actuelle, en particulier en Orient ? Et, pour commencer, quelles sont les conditions mêmes qui permettent un tel retour aux sources ? Deux textes permettent, à mon avis, d'entrevoir des pistes.

Le premier est tiré du 75^e *Chant de Nisibe*, composé en syriaque par Éphrem, qui était l'équivalent d'un diacre dans cette ville, après que celle-ci a été prise par les Perses sassanides en 363 et que les chrétiens ont dû se déporter à Édesse (l'actuelle Urfa, en Turquie). Ainsi commence l'évocation de ce jour¹ :

 Jour amer, le jour de la séparation,
 jour de surprise, jour de larmes.
 Seigneur, sois notre consolation.

 Jour qui tranche, qui enlève un membre
 parmi les frères et compagnons.
 Seigneur, viens nous reconstruire !

¹ SAINT ÉPHEM, *Les Chants de Nisibe*, 75, 1-5, trad. P.Fhégal et C.Navarre, Paris, Cariscrypt, 1989, coll. « Antioche chrétienne » III, p. 236, légèrement modifiée.

Jour de tristesse pour les vieillards privés d'enfants.

La mort brise le bâton de vieillesse.

Toi, sois leur appui !

Jour qui enlève l'unique à sa mère

et coupe le bras qui la soutenait.

Seigneur, soutiens-la !

[69] Jour où la mort sépare les parents

et laisse les enfants orphelins, sans soutien.

Seigneur, fais-les grandir !

Jour tragique pour Éphrem et ses contemporains ; jour pas moins tragique que celui que connaissent ses fils spirituels aujourd'hui... Si les Pères ont une pertinence pour notre temps, c'est en premier lieu parce qu'ils témoignent de situations comparables à celles des chrétiens du XXI^e siècle. Il convient évidemment de se garder des transpositions hâtives ou des amalgames trop faciles : j'y reviendrai. En tout cas ici, dans chacune de ces strophes, ainsi que dans la plupart de celles qui les suivent, la déploration de l'hymnographe se prolonge en prière autour d'un thème unique : l'éclatement des familles, spirituelles ou charnelles, et en particulier des relations filiales. Quel avenir pour les parents, quel avenir, surtout, pour les enfants ? Les mots du poète pourraient avoir été écrits de nos jours. Précisément, Éphrem pouvait-il imaginer que son nom serait célébré de siècle en siècle et que ses compositions seraient chantées avec ardeur, comme elles l'ont été encore à l'instant², à des milliers de kilomètres de sa patrie alors dévastée ?

Je laisse délibérément cette question ouverte pour donner la parole à celui qui, enfant, a vu de ses propres yeux le martyr de son père et qui, au soir de sa vie, vers 253, a à son tour rendu le témoignage suprême : j'ai nommé Origène.

Si je suis martyr, je voudrais *laisser* encore *enfants*, avec *champs* et *maisons* (Mt 19,29) ; de la sorte, près du Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, *de qui toute paternité reçoit son nom dans les cieux et sur la terre* (Ep 3,15), je pourrais être appelé le père d'enfants *beaucoup plus nombreux* (Mt 19,29) et plus saints, ou pour parler précisément, *multipliés cent fois* (Mc 10,30). S'il est des pères dont il a été dit à Abraham : *Toi, tu t'en iras vers tes pères, en paix, ayant vécu une belle vieillesse* (Gn 15,15), on peut dire – est-ce avec vérité, je ne sais – : peut-être ces pères-là sont des hommes qui ont témoigné autrefois et ont laissé des enfants, à la place desquels ils sont devenus [70] les pères des pères du patriarche Abraham et d'autres patriarches ; car il est naturel que ceux qui ont laissé leurs enfants et ont témoigné soient devenus les pères non de petits enfants, mais de pères³.

J'aurai plus loin l'occasion de citer encore l'*Exhortation au martyr* de l'Alexandrin. Ce qui me frappe ici, c'est le souci, presque l'obsession d'une postérité spirituelle exprimée en termes de paternité ; et c'est plus encore cette vision d'une paternité en quelque sorte « au carré », c'est-à-dire portée à son aboutissement et à sa véritable finalité : la vraie fécondité est celle qui fait naître des fruits eux-mêmes féconds. Nous rejoignons ici une célèbre formule d'Henri de Lubac⁴ : « L'actualité des Pères (...) est actualité de fécondation. » Le jésuite, l'un des acteurs majeurs de ce

² Un chanteur et un musicien ont en effet entonné une composition d'Éphrem lors du colloque.

³ ORIGÈNE, *Exhortation au martyr*, 14, trad. C. Morel revue par G. Dorival et G. Bady, en préparation pour la collection *Sources Chrétiennes*.

⁴ H. DE LUBAC, Préface, *Les chemins vers Dieu*, textes choisis et présentés par F. Quéré-Jaulmes et A. Hamman, Paris, Éditions du Centurion, 1967, coll. « *Ichthus-Lettres chrétiennes* » 11, p. 7.

mouvement du « ressourcement » dont, entre autres effets, on perçoit aisément les échos au concile de Vatican II, invitait par là à ne pas se contenter de répéter ce qu'écrivaient les Pères, mais à imiter leur inventivité.

Si les chrétiens d'aujourd'hui sont appelés moins à être de bons fils qu'à être à leur tour des pères, alors en un sens se voit confortée la position « néopatristique⁵ » de penseurs orthodoxes du XX^e siècle, comme Georges Florovski, estimant que, l'Esprit étant sans cesse à l'œuvre, l'époque des Pères est toujours en cours. Pour ma part, s'il me paraît légitime de s'inspirer des auteurs patristiques, je crois que ce n'est pas en postulant entre eux et nous une continuité indistincte et vague, qui se passerait de l'examen attentif des textes et aboutirait à une forme de confusion entre leurs pensées et les nôtres. Bien entendu, je ne formule cette crainte que de manière théorique, bien conscient que je dépends moi-même, au moins en partie, du fertile sillon ouvert par ces nouveaux pionniers de l'orthodoxie. À mon avis, malgré tout, considérer que l'époque des Pères est révolue est plus stimulant, plus libérateur – au sens [71] où « couper le cordon » est en général un acte salutaire et vital –, plus fécond en somme. Comment, d'ailleurs, hériter d'un parent tant qu'il est vivant ? Le fait de prendre la mesure de la différence et de la distance qu'il y a entre les Pères et nous, en d'autres termes d'accepter que les Pères soient morts, me paraît également plus respectueux de ce qu'ont vécu les Pères eux-mêmes. En effet, ils ont connu des dissensions, des ruptures incessantes, des crises majeures dont nous n'avons guère idée, et chacun d'entre eux, chacune des générations de ces chrétiens des premiers siècles a eu en quelque sorte à répondre à cette question et à relever ce défi : « Les Apôtres sont morts : que devons-nous faire et comment allons-nous construire l'Église ? »

Vision de l'histoire et rapport au monde

Une interrogation similaire résonne peut-être dans l'esprit des chrétiens de notre époque. Elle met notamment en jeu une vision de l'histoire et du rapport au monde, que les textes patristiques permettent d'illustrer et de mettre en perspective. Trois visions principales semblent en effet s'être succédées à l'époque des Pères. La première est la vision apocalyptique, qui est celle d'un affrontement. Le Nouveau Testament atteste bien, aux tout premiers temps du christianisme, le passage d'une attente du retour imminent du Christ à une prise en considération de la durée et, en particulier, des épreuves à subir avant que n'arrive cet ultime avènement. Pendant trois siècles, les persécutions ont en quelque sorte confirmé cette vision selon laquelle le règne de l'Antéchrist – ou plutôt de l'Antichrist –, parfois identifié avec celui de Rome, doit précéder celui du Christ. Cette conviction a donné lieu à la croyance millénariste, celle par exemple d'un Irénée de Lyon à la fin du II^e siècle, d'après laquelle il doit y avoir un règne de mille ans du Messie sur cette terre.

Avec la fin des persécutions romaines en 313 et le règne de Constantin se fait jour une seconde vision, celle d'un triomphe du christianisme, cette fois-ci conjugué avec celui de Rome : c'est la vision « ecclésiastique » telle que la développe Eusèbe de Césarée (v. 260 – v. 340). Panégyriste et biographe de l'empereur Constantin, l'évêque de Palestine est en effet le père de « l'histoire ecclésiastique », qui est en même temps chez lui, à l'œuvre dans plusieurs écrits importants, une vaste entreprise d'apologétique. Pour lui, l'histoire du monde se confond – ou doit [72] se confondre – avec celle de l'Église, celle-ci révélant et portant à son accomplissement tout ce qui, dans les siècles passés, était balbutiement ou « préparation ».

Le sac de Rome en 390, puis en 410, sans parler de ceux de 455, de 546 et des suivants, les schismes durables et multiples, la prise de Jérusalem en 614, puis en 637, parmi d'autres événements majeurs, ont tôt fait de mettre à mal cette vision triomphante, dont la nostalgie n'a pourtant pas fini de hanter certains esprits. Émerge alors une vision qu'on pourrait appeler « post-ecclésiastique », ou encore mystique : c'est notamment celle qu'expose saint Augustin (354-430) dans la *Cité de Dieu*. Prenant le contrepied de la conception eusébiennne, l'Africain y oppose deux « cités » – ou deux attitudes spirituelles –, l'une terrestre, bâtie par « l'amour de soi, jusqu'au mépris de Dieu », l'autre céleste,

⁵ Les termes « patristique » ou « patrologie / patrologique » désignent tout ce qui touche aux Pères de l'Église et à leur étude.

érigée par « l'amour de Dieu » ; les deux cités coexistent et sont mêlées en ce monde, ne devant être départagées qu'au Jugement dernier. Le « Docteur de la grâce » thématise et renouvelle ainsi la distinction traditionnelle entre la Jérusalem terrestre et la Jérusalem céleste, cette dernière étant valorisée par rapport à ce monde voué à la corruption. Il fait appel à la foi en une patrie céleste et en des réalités invisibles – et en ce sens il s'agit bien d'une mystique –, par rapport auxquelles le chrétien, citoyen du ciel, est ici-bas comme en exil.

Un texte anonyme, très célèbre, qui date peut-être de la fin du II^e siècle, explicitait déjà ce thème de manière exemplaire. Il s'agit du texte intitulé *À Diognète*⁶ :

Les chrétiens (...) résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés. Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens, et supportent toutes les charges comme des étrangers. Toute terre étrangère leur est une patrie et toute patrie une terre étrangère. (...)

Ils sont dans la chair, mais ne vivent pas selon la chair. Ils passent leur vie sur la terre, mais sont citoyens du ciel. Ils obéissent aux lois établies et leur manière de vivre l'emporte en perfection sur les lois.

[73] L'auteur, peut-être un Alexandrin, poursuit en évoquant les persécutions, mais en rejetant l'idée d'un conflit frontal, au nom du paradoxe évangélique⁷ :

Ils aiment tous les hommes et tous les persécutent. On les méconnaît, on les condamne ; on les tue et par là ils gagnent la vie. Ils sont pauvres et enrichissent un grand nombre. Ils manquent de tout et ils surabondent en toutes choses. On les méprise et dans ce mépris ils trouvent leur gloire. On les calomnie et ils sont justifiés. On les insulte et ils bénissent. On les outrage et ils honorent. Ne faisant que le bien, ils sont châtiés comme des scélérats. Châtiés, ils sont dans la joie comme s'ils naissaient à la vie.

L'apologète emploie ensuite une comparaison, qui est en même temps un modèle pour penser la relation des chrétiens au monde dont ils font partie⁸ :

En un mot, ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. L'âme est répandue dans tous les membres du corps comme les chrétiens dans les cités du monde. L'âme habite dans le corps et pourtant elle n'est pas du corps, comme les chrétiens habitent dans le monde mais ne sont pas du monde. Invisible, l'âme est retenue prisonnière dans un corps visible : ainsi les chrétiens, on voit bien qu'ils sont dans le monde, mais le culte qu'ils rendent à Dieu demeure invisible.

Ce modèle de relation au monde, c'est donc non pas celui de l'opposition, ni celui de la domination ou d'un quelconque rapport de force, mais celui de « l'animation », au sens où l'âme « anime » le corps. Il repose, certes, sur une vision pacifique, mais aussi sur la conviction – et, à l'époque, le constat – que la faiblesse du christianisme persécuté fait sa force et assure son expansion⁹ :

⁶ *À Diognète*, 5, trad. H.I. Marrou, Paris, Cerf, 1997, coll. « Sources Chrétiennes » 33^{bis}, p. 63-65.

⁷ *À Diognète*, 5, p. 65.

⁸ *À Diognète*, 6, p. 65.

⁹ *À Diognète*, 6, p. 65-67.

L'âme aime cette chair qui la déteste, et ses membres, comme les chrétiens aiment ceux qui les détestent. (...) [74] L'âme devient meilleure en se mortifiant par la faim et la soif : persécutés, les chrétiens de jour en jour se multiplient toujours plus. Si noble est le poste que Dieu leur a assigné, qu'il ne leur est pas permis de désertier.

Cette noble conviction s'exprime en un temps où les conditions de la persécution permettaient d'espérer des effets positifs en termes de propagation de la foi. Quel que soit cet espoir, qui est aussi celui du salut du genre humain, à l'évidence, dès l'Antiquité la vision d'un progrès du christianisme qui serait assimilé à la montée en puissance de l'Église terrestre n'a pas été la seule, et même elle a subi désillusion et abandon. Le rôle des chrétiens sur terre est en partie caché et ne se mesure qu'au ciel. Est-ce là déjà la fin de l'illusion du progrès de l'histoire ? En tout cas le sort des chrétiens n'est pas forcément envisagé sans une forme de solidarité avec le reste de l'humanité, grâce à une vision générique, et non individuelle, du salut : dans l'exégèse de bien des Pères, « Adam » n'est pas seulement un individu, il est le genre humain tout entier, qui à travers l'histoire passe peu à peu de l'enfance à la plénitude incarnée par le Christ. Cette vision s'articule souvent, certes, avec celle du Jugement dernier séparant les élus et les réprouvés, et avec la confiance que l'Église a le pouvoir de « lier » et de « délier » sur cette terre, mais non sans la conscience que la sentence finale n'appartient qu'à Dieu.

Martyrs d'hier et d'aujourd'hui

L'assurance dont fait preuve l'auteur du texte *À Diognète* quant à l'effet positif des persécutions peut-elle être la même chez les chrétiens d'aujourd'hui ? Les conditions actuelles, de fait, sont très différentes. La notion même de martyr est devenue problématique, dans le langage – avec les « martyrs d'Al-Aqsa » –, mais aussi dans les faits : bien des chrétiens sont tués sans avoir eu le temps de confesser leur foi, ou sans même que cela se sache, ou encore sans distinction parmi d'autres victimes. Y a-t-il « témoignage » – c'est le sens du mot grec *marturion* – en pareille situation ? Et si oui, pour qui ? Certaines exécutions filmées se font même après que les captifs, loin de pouvoir s'exprimer pour eux-mêmes, ont été contraints à lire un texte qui est très exactement à l'opposé de ce qu'ils auraient souhaité dire.

[75] Au contraire, lors des persécutions romaines, les chrétiens avaient droit à un procès public, et ce dernier offrait du moins une large audience à la confession de leur foi ; leur exécution tournait d'une certaine façon à leur avantage en mettant en avant leur courage : leur exemple provoquait des conversions et confortait les fidèles. Le phénomène s'amplifiait grâce à la diffusion des « Passions » ou « Actes » de martyrs, puis à l'occasion des fêtes martyriales, objet de processions, de célébrations, de panégyriques.

Le système de valeurs, entre ciel et terre, étant tout bonnement inversé, à la faveur d'une « mystique » faisant du témoignage suprême un « baptême dans le sang », le martyr était donc loin d'être un accident ou un échec : avec le développement du culte des saints, il a même eu une place fondamentale et centrale dans l'édification de l'Église. Celle-ci a eu en quelque sorte pour sève et pour ciment le sang des martyrs, présentés comme le modèle des chrétiens et le sommet de la vie à la suite du Christ. Là réside peut-être un élément de réponse à la question des martyrs « cachés ». Sur ce sujet, je citerai à nouveau Origène¹⁰ :

Luttons non seulement pour assumer parfaitement notre témoignage *au grand jour*, mais aussi *dans le secret* (Rm 2,28-29), afin de pouvoir dire nous aussi bien haut à la façon de l'Apôtre : *Telle est notre fierté, le témoignage de notre conscience, que nous nous sommes comportés dans le monde avec la sainteté et la pureté de Dieu* (2 Co 1,12). Ajoutons à la parole de l'apôtre celle du prophète : *Il connaît, lui, les secrets de nos cœurs* (Ps 43,22), surtout si nous sommes conduits à la mort, alors

¹⁰ ORIGÈNE, *Exhortation au martyr*, 21.

nous dirons ce que seuls les martyrs disent à Dieu : *À cause de toi nous sommes mis à mort tous les jours* (Ps 43,23).

Il y a donc un martyr dans le secret, et même un martyr quotidien, qui est d'abord et avant tout d'ordre spirituel : à côté du martyr sanglant existe un « martyr blanc », qui n'est pas forcément visible. Autrement dit, le martyr n'est pas seulement le sommet de la vie chrétienne, il est censé, quelles que soient les circonstances, y compris secrètes ou non sanglantes, constituer la vocation de tout chrétien dans sa relation à Dieu.

[76] Néanmoins, tout en soutenant moralement, comme le faisait Origène dans son *Exhortation*, ceux qui risquaient de subir le martyr, l'Église n'a jamais encouragé le martyr s'il était délibéré ou provoqué. Et la « fuite » devant le martyr a très tôt été reconnue comme un moyen légitime de résistance : de grandes figures comme Cyprien de Carthage – qui allait tout de même subir le martyr en 258 –, ou Athanase d'Alexandrie – cinq fois exilé – ont eu l'occasion de s'en justifier.

Est-il besoin de préciser que le martyr chrétien ne consistait pas d'abord à tuer d'autres êtres humains ? Ou que, loin du mythe des « mille vierges » – qu'une partie de la tradition musulmane a tôt fait de corriger –, la rétribution qui est promise au martyr, comme le remarque encore Origène¹¹, ne comporte pas d'« épouse » ?

Remarque la majesté de l'Écriture, qui promet, *multipliés, centuplés* (Lc 18,30 ; Mc 10,30) des frères, des enfants, des parents, des champs et des maisons (Mt 19,29). Mais on ne compte pas d'épouse avec eux. Car il n'a pas été dit : *Quiconque aura laissé frères, sœurs, parents, enfants, champs et maisons, ou son épouse, à cause de mon nom, en recevra beaucoup plus* (Mt 19,29). Car *à la résurrection des morts, on ne prend ni femme ni mari, mais on est comme des anges dans les cieux* (Mt 22,30).

Si les conditions actuelles du martyr ont beaucoup changé par rapport à l'Antiquité, son importance et la vision qu'il induit pour toute vie chrétienne restent donc fondamentales. Et si le combat est aujourd'hui idéologique, se déroulant avant tout sur le terrain de la communication, il l'était bien déjà aux premiers siècles, qui ont montré la valeur du recueillement des « témoignages » et de leur diffusion.

*

Reprenant, pour conclure, la question sous-entendue dans le titre proposé – en quoi les Pères sont-ils actuels dans ce monde en proie aux attaques de Daech ? –, je retiendrai la vision quasi intemporelle de l'existence chrétienne qu'ils ont contribué à créer, en particulier dans la liturgie, la force identitaire, plurielle et séculaire qu'ils portent pour les communautés, « l'actualité de fécondation » qu'ils revêtent du fait qu'ils ont connu des situations similaires, leur vision d'un christianisme d'« animation » au sein du monde [77] et, enfin, un sens du martyr dont l'un des aspects est, si on le transpose, l'exact contrepied de la stratégie de Daech.

La connaissance et la diffusion du patrimoine littéraire, culturel et spirituel que constituent les écrits patristiques, et que la collection des « Sources Chrétiennes » tente d'offrir, semblent donc plus que jamais pertinentes. Et il faut reconnaître, inversement, tout l'enjeu d'un accès critique et dépassionné aux sources musulmanes, à commencer par l'édition critique du Coran – je me permets de saluer ici le programme allemand du *Corpus Coranicum* et le projet franco-allemand *Coranica*¹².

Qu'en est-il, précisément, de la relation avec l'Islam ? Le sujet est bien trop vaste pour que j'aie même essayé de le traiter. Je rappellerai simplement que les Pères sont les premiers à avoir dialogué avec les autres religions : païens, juifs, mais aussi musulmans. Il existe donc une tradition déjà longue, qui permet au moins de donner de la perspective aux

¹¹ ORIGÈNE, *Exhortation au martyr*, 16.

¹² corpuscoranicum.de/ et www.coranica.de/corpus-coranicum-fr

débats actuels. Il reste que Jean Damascène (v. 676 - 749), Euthyme Zygabène (v. 1050 - 1120), Manuel II Paléologue (1350 - 1425), pour ne citer que quelques Byzantins, se sont en réalité positionnés clairement comme adversaires, dans ce qui n'est ni plus ni moins qu'un combat.

De fait, les Pères sont tous, d'une façon ou d'une autre, des combattants spirituels. Y a-t-il une spiritualité authentique qui se passe de combat ? En tout cas, même après Constantin, les Pères ont toujours eu à vivre dans un certain chaos : divisions internes, guerres, etc. Et c'est dans ce contexte de crise quasi-permanente qu'ils ont réussi à construire des Églises qui sont autant de « maisons », de lieux d'identité, de points de repère pour les chrétiens en exil, en déportation, dans la persécution. Au-delà des icônes et des images hiératiques, ce retour aux sources, ce rappel d'une naissance dans l'adversité et d'une fécondité par-delà les siècles est en soi une réponse, concrètement dérisoire, mais moralement forte aux défis que pose Daech.